

# LEÇONS DE SAGESSE : TALLEMANT DES RÉAUX

par Jacques Fréville

(Revue Arcadie – 1962)

Chers cousins d'Arcadie,

Dans un numéro ancien de cette revue, avant que je vous écrivisse régulièrement, il me souvient de vous avoir présenté une étude critique consacrée au tome I des « Historiettes » de Gédéon Tallemant, sieur des Réaux, paru aux éditions de la Pléiade, chez Gallimard.

Le second tome de ces passionnantes Historiettes vient de paraître chez le même éditeur, dans la même collection (avril 1961), et je veux, sans plus tarder, vous en dire quelques mots.

Aussi bien y a-t-il dans ce « succulent et truculent ouvrage », ainsi que je l'appelai naguère et prends plaisir à l'appeler à nouveau, matière à de nombreuses leçons de sagesse.

De l'auteur, je ne parlerai pas, vous renvoyant à mon ancien article.

Du texte, dans son ensemble, je redirai ceci : qu'il est intéressant par ce que l'auteur dit de l'homophilie, au moins autant que par ce qu'il en tait. En effet, de ce fait qu'il ne donne aux amours Arcadiennes qu'une place mineure, encore qu'importante, il résulte qu'il n'était pas le moins du monde obsédé par le problème homosexuel, ni pour le surfaire, ni pour le minimiser. Non, Tallemant était objectif, impartial, et (tout nous porte à le croire, surtout le chapitre des « amours de l'auteur ») hétérosexuel : sa leçon n'en est que plus précieuse.

Par là même, ce livre se situe fort bien dans le contexte de son temps, où l'expression et la pensée ne connaissaient ni fausses pudeurs ni fausses hontes, le temps de l'abbé de Boisrobert, de Théophile et de Ninon de Lenclos, cet âge d'or de la pensée française, si mal connu, bruissant encore des luttes de religion, marqué déjà des premières pompes du grand siècle, mais qui n'avait, qui sut éviter de n'avoir, ni les violences de celles-là, ni les froides rigueurs de celui-ci. Epoque bénie, au demeurant, mes cousins, où, dans un recoin – broussailleux, secret – de la carte du Tendre, une brillante colonie Arcadienne florissait en grâces et en esprit.

Mais... revenons à notre propos. Je pense à toi, mon cher cousin François, qui me disais, il y a quatre jours, que, dans une lettre récente, j'ai « parlé pour ne rien dire ».

Or ça, je bats ma coulpe et veux venir à résipiscence. Ce soir, je suis pratique ; je veux donner ici quelques petites références solides, quelques petits faits vrais comme les chérissait Stendhal, quelques « petits riens » comme dit le catalogue Koechel. Du résultat, au reste, chacun sera juge ; et je me réserve de démontrer quelqu'un de ces jours que mieux vaut, en de certains cas, parler pour ne rien dire, que dire des riens... pour parler.

Mon propos ? M'y revoici donc.

A la différence du premier volume, le tome second des « Historiettes » présente une manne confuse, éparpillée. Le lecteur n'y trouvera pas ces savoureuses anecdotes Arcadiennes qui, sur plusieurs pages abondamment traitées, largement étalées, complaisamment, en pleine pâte, présentaient les plus piquants aspects des « coulisses du grand siècle ». Non, il lui faudra, là, courir, haletant, feuilleter, fébrile,

le texte et les nombreuses notes (autant de notes que de texte, approximativement). De cela, toutefois, qu'on me permette de l'en assurer, il sera largement récompensé. Ceci, au reste, complète cela. La figure de l'abbé de Boisrobert, présentée, par exemple, à larges traits, dans le tome 1er, est ici figolée, enrichie de mille impertinents détails, par mille pertinents éclairages.

Et puisque, tout compte fait, c'est un peu partout qu'il faut courir à travers ce maître bouquin, suivez-moi mes cousins ; en route, et prenez votre souffle.

C'est une note, en premier lieu, qui a retenu mon attention ; elle figure page 925 et reproduit une mazarinade du recueil Maurepas. Je laisse les responsabilités de ses dires à l'auteur

*« Si pour paroistre homme de bien  
Il faut rendre à chacun le sien  
Durant le saint temps où nous sommes,  
Rendons la Reyne à son berceau,  
Notre Cardinal à Sodome,  
Et Particelli au bourreau. »*

Mazarinades que cela, mais qui montrent, du moins, dans quelle direction s'orientait la fureur politique du temps quand elle voulait blesser l'objet de sa vindicte (pour Particelli, précisons, par parenthèse, que c'était le Surintendant des Finances du temps).

Sur le poète Vallée des Barreaux, nous avons des précisions infiniment plus topiques et circonstanciées. Il semble bien qu'aux yeux de tous ses contemporains, il ait été un homophile impénitent (pp. 29 sq ; notes 933 sq).

*« En sa jeunesse, c'était un fort beau garçon ; il avait l'esprit vif, savait assez de choses et réussissait à tout ce à quoi il se voulait appliquer ; mais ayant perdu trop tôt son père, il se mit à fréquenter Théophile et d'autres débauchés qui lui gâtèrent l'esprit et lui firent faire mille saletés. C'est à lui que Théophile écrit dans ses lettres latines où il y a, à la suscription : "Théophilus Vallaeo suo." On ne manqua pas de dire en ce temps-là que Théophile en était amoureux, et le reste. »*

Suit une anecdote où Tallemant nous apprend que le comte du Lude, peu après la mort de Théophile de Viau, appela des Barreaux, « la veuve de Théophile ».

A l'appui de ces affirmations de Tallemant, l'érudit annotateur, M. Antoine Adam, apporte un luxe de précisions dans ses commentaires : il cite notamment ce passage des « Roquentins de la Cour » :

*« Du vilain plaisir de la vie,  
Que l'on nomme Sodomie  
Le conseiller des Barreaux  
Y sçait tous les plaisirs nouveaux. »*

Je n'insiste pas sur ce pittoresque personnage qui, peut-être, sera plus longuement étudié dans ces pages par notre ami Marc Daniel, spécialiste en ces matières (à moins qu'il ne l'ait déjà fait).

On pourra lire, par ailleurs, page 88, quelques lignes concernant le procureur général Luillier, lignes que la pudeur m'interdit de rapporter mais qui prouvent, non seulement que Tallemant et ses contemporains étaient rien moins que prudes et rien moins que bégueules, mais encore que tout un chacun, en ces jours heureux, n'hésitait pas à avouer le genre de plaisir particulier qu'il pouvait trouver (ou chercher) en amour, car, cette partie d'historiette que je n'ose rapporter en son langage trop vert, Luillier, l'intéressé, la racontait à qui voulait l'entendre et, précise l'auteur, « *il contaît cela d'une manière qui faisait rire ces bonnes gens* ».

Sous ces quelques lignes, une référence à la note 2, page 993, que voici, fidèlement rapportée :

*« Les éditeurs précédents n'ont pas osé reproduire cette dernière phrase. On en sent bien l'intérêt. Nous voyons jusqu'où allait la liberté ingénue (?) des propos dans la société des Dupuy. Il y a de la bonhomie chez les humanistes du XVIIe siècle. »*  
Sans commentaires.

Page 1005, M. Adam donne d'intéressantes précisions sur le jeune d'Andelot, fils de Coligny :

*« D'Andelot qui, par la mort de son frère, avait pris le nom de Coligny, brûlait, dit-on, d'amour pour Mlle de Bouteville. Tant de passion étonne d'ailleurs et Coligny avait le renom d'être peu sensible aux femmes. Une chanson donne une idée de sa réputation : on s'excuse de la citer. »* Suit le texte de la chanson. Pour moi, c'est de ne la citer point qu'on m'excusera (je vous renvoie au texte).

Qu'il me suffise de donner ces deux vers d'un autre petit poème *« les regrets de Mme de Chastillon sur la mort de son cher époux »* :

*« Il était le grand mignon  
De Condé, chose assurée. »*

Quoi qu'il en soit, il faut lire comment, aidé du même duc d'Enghien – futur Condé – il enleva sa future femme : cela donne une idée assez crâne du « mignon » en question ; et qui ne sera pas pour déplaire aux amateurs de blousons noirs si, du moins, ces derniers lisent Tallemant.

Dans un domaine voisin des plaisirs amoureux du président Luillier, à quoi je faisais allusion tout à l'heure, se situent les ébats de la comtesse de la Suze avec Rambouillet-Candale. La décence aussi m'oblige à les taire. Mais le lecteur qui se portera à la page 111 sera édifié.

Je répéterai ici encore combien peut déconcerter ce ton, alors si naturel, si cru, si direct, si pertinent et percutant, où chaque mot fait mouche et chaque phrase image. On mesure, en lisant ou relisant de tels classiques, le lent avachissement des impressions et le rapide affadissement des expressions que trois siècles accomplirent.

Sur le comte de la Roche-Guyon, nous avons (page 147 du texte et page 1013 des notes) des précisions qui nous permettent de le rapprocher de d'Andelot, de la Moussaye et de tous les amis de Condé (sur la Moussaye, je reviendrai dans ma prochaine lettre) :

*« Il s'était jeté dans cette cabale garçailière et libertine de Monsieur le Prince, et il méprisait un peu trop sa femme, et elle ne l'aimait point. »*

Et, page 1013, M. Adam rapporte un piquant sonnet qui ne laisse aucun doute sur les mœurs du comte de la Roche-Guyon, non plus que sur celles, d'ailleurs, d'un certain Louchaly, ou Occhiali, célèbre corsaire de la fin du XVIe siècle. Quant au texte, là encore, la pudeur m'interdit de le rapporter.

Page 158, c'est au truculent père André, augustin, prédicateur alors fort en vogue, que Tallemant prête sa voix ; écoutez-le prêcher sur la Madeleine :

*« Il disait, écrit Tallemant, qu'il y avait des Magdelains aussi bien que des Magdeleines. » « Notre père saint Augustin, dit-il, a été longtemps un grand Magdelain ».*

Une telle liberté de sentiments et de parole est à l'honneur du siècle qui la vit se manifester : outre qu'elle prouve chez le bon père André une parfaite connaissance des Confessions de l'illustre évêque d'Hippone, elle nous montre – après notre directeur Baudry, dans une récente lettre – ou elle nous rappelle que les voies du

Seigneur sont impénétrables, et qu'il n'est pas impossible de faire son salut dans Tallemant des Réaux... ou en Arcadie.

Sur ces bonnes paroles, mes cousins, laissez-moi fermer mon gros livre pour un temps. Je le réouvrirai le mois prochain car, si la matière en est nombreuse, elle est également dense et nourrissante. Il nous la faut doser pour tous les appétits.

Bonsoir, mes cousins, et – ma foi, un dernier tuyau ! – si vous n'avez pas la patience d'attendre ma prochaine lettre, allez acheter les deux tomes de Tallemant, chez (comme on dit, je crois, dans les pays civilisés) votre fournisseur habituel ».

Votre affectionné cousin de Boétie,  
Jacques Fréville

-----  
Chers cousins d'Arcadie,

Reprenons, si vous le voulez bien, notre flânerie dans les coulisses du Grand Siècle, sous la pertinente direction de l'impertinent Tallemant.

Laissez-moi, s'il en est besoin, vous rappeler dès l'abord que je me référerai ici au tome II des Historiettes, publiées récemment par Gallimard, dans sa collection de « La Pléiade ».

Page 1075 (en note) il est question d'Henri duc de Verneuil, fils d'Henri IV et Gabrielle d'Estrées, évêque de Metz. Le commentateur, M. Antoine Adam, avec son érudition étonnante, nous apporte, bien entendu, d'intéressantes précisions sur ce personnage. Il semble bien, au demeurant, avoir été peu édifiant. Un ouvrage curieux de ce temps, appelé «les Contre-vérités de la Cour » et que cite souvent M. Adam, en parle ainsi (par antinomie, comme le titre le dit assez) : « *J'ay veu M. de Metz n'aimer plus la peinture et la chasse, se desfaire de tous ses tableaux et de tous ses chiens, n'aimer plus à faire la desbauche et vouloir mener une vie très retirée.* » A quoi l'annotateur ajoute que M. de Metz s'intéressait également aux belles-lettres et fut notamment le mécène de l'abbé de Pure. Il est un domaine, toutefois, dans lequel ses goûts nous intéressent particulièrement ; c'est celui de son bimétallisme : amoureux de la belle Mlle de Chémereault, il semble avoir porté une flamme non moins ardente en Arcadie ; de quoi témoigne ce vaudeville :

*« Chémereault dit qu'elle enrage  
Et se fasche de bon cœur  
D'estre une fille d'honneur  
Elle voudroit estre page.  
Aussi bien M. de Metz  
Ne l'épousera jamais. »*

De Louis de Rohan, septième du nom, prince de Guéméné, duc de Montbazou (1598-1667), la chronique du temps parle en des termes voisins, comme en témoigne cette chanson, citée par Tallemant (et qui, nous précise-t-il, se chantait sur l'air « *Bibi, tout est frelore...* ») :

*« Après pris son rondache,  
Le prince de Guimné  
Disait à son bardache  
Où est mon père allé ? »*

Page 269, Tallemant raconte comment se divertissait l'ardente demoiselle Sandrier, fille du procureur Sandrier, et maîtresse de l'Académicien l'Estoille, avec « deux

garçons tout à la fois » ; mais... la bienséance nous interdit de rapporter cette anecdote. Une fois encore, cela permet de mesurer le chemin parcouru depuis le siècle de... Tartuffe...

Parfois, la petite histoire rejoint ici la grande ; et les historiettes l'histoire tout court. Je n'en veux pour exemple que la note qui se trouve page 1113 et qui éclaire d'un jour insolite l'état-major des Frondeurs. Le comte de Grancey et plusieurs de ses amis y sont évoqués, qui transformaient volontiers la politique en... bagatelles. Une lettre de Lenet à Condé (qui était orfèvre), datée du 16 juin 1649 peut en faire foi, qui dit : « *Tous les généraux et les Frondeurs soupent souvent ensemble... Hier leur debausche se fit à Saint-Cloud, et jeudi chez Coulon où ils dansèrent toute la nuit et tout nus, portes closes* » (Aumale, V, p. 664).

Les tabous, toutefois, étaient assez parents de ceux que nous connaissons encore, dont nous souffrons toujours. Je n'en veux pour témoignage que l'anecdote suivante, qui se trouve aux pages 296 et 297. Il s'agit de Costart, l'un des beaux esprits du temps, que la chronique taxait d'homophilie. On l'accusait d'avoir, notamment, un trop beau laquais. Or, par un concours d'incidences piquantes, la beauté de ce laquais nuisit à son maître, Costart, et au maître de celui-ci, l'abbé de Lavardin, dont Costart était le secrétaire, et qui briguaient alors l'évêché du Mans (soutenu dans ses prétentions par le cardinal de Retz, et combattu par le parti dévôt et saint Vincent de Paul appelé alors – d'un nom redevenu fameux depuis – « Monsieur Vincent ») :

« *Ce beau garçon (le laquais) nuisit peut-être à Costart, et, par réflexion, à son maître. L'évêque du Mans étant mort, plusieurs y prétendirent. L'abbé de Lavardin en fut un : les habitants le demandoient, à ce qu'on dit, parce que c'est un homme d'une des meilleures maisons du pays, et le peuple a tousjours de la vénération pour ceux qui le mangent. Luy, outre cela, prétendoit cet évêché, quasy par droit de succession, à cause que son oncle l'avoit (...) Or, quand l'Abbé en parla à M. Vincent, alors chef du conseil de conscience de la Reyne, M. Vincent lui dit qu'il avoit tort de penser à l'Episcopat ; que sa vie n'étoit pas dans l'ordre, et qu'il avoit chez lui un M. Costart qui estoit un sodomite et qui faisoit profession d'impiété et d'athéisme. Ce fut pour cela que Costart s'en alla à Angers, sous prétexte d'un mariage dont il se méloit. Pour l'humeur Italienne (Arcadienne, dirions-nous) on l'en a toujours un peu accusé ; pour le reste, je n'en ai rien ouï-dire... »*

Page 322, et dans les notes de la page 1182, il est fait allusion à une pittoresque querelle qui mit aux prises l'abbé de Boisrobert, Arcadien fameux de ce temps (dont nous avons longuement parlé dans le compte rendu du 1er tome des Historiettes) et le célèbre poète Ménage, l'une des gloires de l'époque. Ménage avait fait une allusion très nette aux goûts de Boisrobert, en disant, dans la « Requête », que l'Académie avait mis au féminin quantité de mots jadis du genre masculin, sans, précisait-il,

*« Sans que l'abbé de Boisrobert  
Ce premier chansonnier de France,  
Favori de son Eminence,  
Cet admirable patelin  
Aymant le genre masculin  
S'opposast de tout son courage  
A cet efféminé langage. »*

On dit les Arcadiens susceptibles, ombrageux, vindicatifs, que n'en dit-on pas encore ? Eh bien, je me plais à souligner qu'après une vengeresse « *Response au Parnasse allarmé par l'Académie française* », en 1649, Boisrobert, l'offensé, passa l'éponge. Et la réconciliation des deux hommes fut complète ; comme l'attestent deux vers latins

que Ménage écrivit, plus tard, à l'éloge de ce même Boisrobert dont il avait attaqué les affinités amoureuses. Ce distique figure dans les pièces liminaires des « Epitres en vers » de notre sémillant et peu orthodoxe abbé.

Voilà-t-il pas là, mes cousins, une belle leçon de sagesse à joindre à ces modestes glanes qu'en mes lettres j'essaie de ramasser ? Que ne voyons-nous, hélas, se terminer ainsi de nos jours, de certaines joutes brillantes qui tour à tour mettent en cause les vies privées et... les amours-propres...

Pape 1186, l'annotateur rappelle l'anecdote du peintre du Monstier, sur laquelle il donne plus de détails que dans le tome 1er (Cf. mon premier compte rendu). Voici cette historiette, résumée par M. Adam :

« Le nonce Barberini vient rendre visite à l'artiste » (le peintre du Monstier). Un prélat de sa suite, monsignor Pamfilio, aperçoit un volume rare et le glisse sous sa soutane. Du Monstier l'aperçoit, se précipite sur lui et le jette « dehors en l'appelant Bourgmestre de Sodome. »

Cette anecdote figure, plus circonstanciée, à la fin du tome 1<sup>er</sup> des Historiettes. Mais elle est d'autant plus intéressante que la personnalité de Mgr Pamfilio devait, par la suite, s'affirmer considérablement. M. Adam y met l'accent en écrivant : « Anecdote particulièrement précieuse si l'on remarque que monsignor Pamfilio fut ensuite le pape Innocent X ».

Si Tallemant revient sur cette historiette déjà racontée par lui, c'est toujours à cause d'un mot d'esprit de Ménage que voici (p. 328) : « *Un jour que le feu Premier Président, voulant conter le conte de du Monstier de Bourgmestre de Sodome, et ne sachant que mettre au lieu de Sodome, Ménage dit : Il ne faut que dire, Bourgmestre de Vendôme.* » L'allusion est assez claire ; car tous les contemporains connaissaient les goûts de M. de Vendôme (dont Marc Daniel a déjà parlé dans ses « Hommes du Grand Siècle ») et, comme l'écrit le commentateur : « Entre Vendôme et Sodome, il y avait autre chose qu'un rapport de rime. »

Sur le bimétallisme de M. le Grand (le deuxième duc de Bellegarde, dont j'ai déjà parlé dans le compte rendu du tome 1er) nous avons de nouvelles précisions. Tallemant évoque en termes dépourvus de la moindre ambiguïté les relations de M. le Grand avec Souscarrière, qui était son fils naturel (et qu'il reconnut, en faisant de lui, en un matin, le chevalier de Bellegarde). Je vous renvoie, cousins, à l'anecdote consacrée par Tallemant à Souscarrière, et notamment à la petite phrase dans laquelle Tallemant nous parle des rapports du duc de Bellegarde avec son (hypothétique) fils naturel (allusion qui n'est pas sans faire penser à certaine plaisanterie du « Malatesta » de M. de Montherlant, vous en souvient-il ?).

Cette phrase, M. Adam nous précise (p. 1214) que « les éditeurs précédents l'avaient pudiquement supprimée », et il rappelle (mais pour qui a lu sérieusement le seul tome 1er, en est-il encore besoin ?), « que Bellegarde avait la plus solide réputation d'être homosexuel », ajoutant plus justement encore : « Mais Oscar Wilde » (qui, bien sûr était orfèvre), « aurait dit plutôt qu'il était bimétalliste ».

Page 1231, j'ai fait la connaissance d'un petit seigneur de moindre importance, mais qui, je l'avoue, m'intriguait passablement, depuis que je l'avais aperçu, chez Proust, en marge d'une page de « Sodome et Gomorrhe » ; il s'agit du baron de La Moussaye. Vous rappelez-vous, cousins, ce passage de « La Recherche » où Bichot cite à Charlus (qui, de suite, émet le désir de la noter sur ses tablettes) une pittoresque pièce en latin macaronique, reprise par l'annotateur, loc. cit., et que voici :

« *Carus Amicts Mussa eus,  
Ah, Deus Bonus, quod temps,*

*Landerirette.*  
*Imbre sumus perituri,*  
*Landeriri.*  
— *Securae sunt nostrae vitae,*  
*Sumus enim sodomitae,*  
*Landerirette.*  
*Igne tantum perituri,*  
*Landeriri ? »*

De ce « Mussaeus » ou La Moussaye, ami très intime du Grand Condé, je dois à M. Adam d'avoir fait la connaissance.

« *Il s'agit, nous dit-il, de François Goyon, baron de la Moussaye. Il était fils d'Amaury Goyon, marquis de la Moussaye et de Catherine de Champagne, sœur du comte de la Suze. Il était né le 16 octobre 1618 et fut baptisé deux jours plus tard. Il fut l'un des lieutenants du Grand Condé et ne se montrait pas moins libertin que son chef.* » (Ah qu'en termes galants ces choses-là sont dites...) « On connaît la chanson en latin macaronique, un jour de pluie, dans un bateau sur le Rhône. » (Suit la citation ci-dessus, que Proust devait plus tard reprendre intégralement, comme je l'ai dit.) La Moussaye mourut à la fin de novembre 1650.

J'ai encore beaucoup, mes cousins, à vous dire sur ces coulisses du Grand Siècle ; bien des figures, célèbres ou simplement curieuses, me restent à évoquer ici, en Arcadie.

Une autre fois, je vous parlerai notamment de Saint-Germain-Beaupré, qui semble avoir été, encore que moins fameux que Condé, encore que moins bruyant que Boisrobert, un des plus pittoresques Arcadiens du temps des « Trois Mousquetaires ». Mais, pour ce coup-ci, c'en est assez, et puis...

Et puis laissez-moi vous faire un aveu. Mes salades escaroles, ou scaroles (car l'un et l'autre, etc.), mes salades chicorées (si vous préférez) m'inquiètent : elles montent drues, dures et vertes ; ou bien elles se répandent, elles « s'épatouillent » comme on dit ici. Or, ça, cousins, c'est mauvais pour la scarole, il lui faut le cœur blanc, tout blanc avec des pointes de jaune. Là, elle est tendre ; oui, là seulement, elle a bon cœur. Marcel, mon voisin, me dit depuis huit jours de les entortiller dans la ficelle ; comme ça, le cœur se tient rechigné ; il s'attendrit ; et la salade, au bout de la fin, se laisse manger. Seulement voilà : depuis dix jours, il pleut, et puis repleut. Alors, cousins, excusez-moi ; un semblant de soleil jette un semblant de reflet sur le semblant de mare où se cache mon semblant de jardin. Donc, j'y vais, avec mes ficelles. On verra bien ce que ça donnera. Bonsoir, cousins. Dieu vous garde l'haleine fraîche.

Votre cousin de Béotie,  
Jacques Fréville

P.-S. — Si l'un de vous a des tuyaux sur les scaroles, qu'il m'écrive, hein ? via Arcadie

-----  
Chers cousins d'Arcadie,

Notre promenade à travers les coulisses du Grand Siècle, sous la houlette railleuse du piquant Tallemant des Réaux, qui fut l'un des plus curieux esprits de son temps (je vous rappelle en référence l'édition récente, en 2 volumes, donnée dans la

Pléiade, chez Gallimard, avec notes et commentaires de M. Antoine Adam), continue.

Pages 395 et 396, ainsi que pages 1245-1246 pour les notes, nous est présenté le pittoresque Saint-Germain-Beaupré, gouverneur de la Marche. Dans d'autres historiettes que celle qui lui est spécialement consacrée, il est, au reste, souvent question de lui. Sa réputation homophile était plus que notoire. Tallemant précise que « *pour faire résoudre un page à satisfaire sa brutalité* », Saint-Germain n'hésita pas à contraindre sa propre épouse à s'abandonner à ce page. « *Le page disoit la même chose* », ajoute l'auteur.

Sur des bouts rimés qui lui étaient soumis, Benserade fit de son côté un pittoresque sonnet qui ne laisse pas le moindre doute sur les goûts de l'intéressé. Mais ce sonnet, par trop réaliste, s'il était publiable au siècle de Pascal et de Saint-Cyran, semble ne plus pouvoir l'être au siècle de Brigitte Bardot. Qu'on m'excuse donc de n'y faire qu'allusion, et... référence : loc. cit., tome II, page 396.

Tallemant, d'ailleurs, porte sur ces fantaisies amoureuses un jugement plein de mansuétude et de débonnairété ; ce qu'il admet plus difficilement, en revanche, c'est la lâcheté, la duplicité du même Saint-Germain-Beaupré. « *Cet impertinent, écrit-il, s'avisa de dire que sa femme se divertissoit avec un valet de chambre qu'il avoit. Peut-être a-t-il trouvé plus à propos de passer pour cocu que pour sodomite, et qu'il avoit voulu être du costé du plus grand nombre.* »

L'Arcadien curieux pourra également se porter avec profit à l'importante note 5, pages 1245-1246, dans laquelle il trouvera une citation de la « *Carte du pays de Braquerie* » qui rapporte dans des termes attachants la stratégie amoureuse de Saint-Germain, gouverneur au pays des Cornutes.

Un peu plus loin (443 et 1283), une aimable anecdote nous rappelle à propos combien le Grand Condé se montrait réfractaire à l'amour de l'autre sexe. Ninon de Lenclos même, la divine Ninon, ne parvint pas à braver cette répugnance... plus ou moins secrète. Un proverbe latin, fort connu au grand siècle, disait : *Vir pilosus, aut forfis, aut luxuriosus* ; c'est-à-dire : l'homme poilu est courageux, ou luxurieux. Le jeune duc d'Enghien, futur Condé, était « fort vêtu », rapporte Tallemant. Quant à l'amoureuse Ninon, du même témoignage, il résulte « *qu'avec tout cela, il ne lui fit qu'un pauvre coup* ». Au lendemain matin, ou – comme s'exprimait le bon maître France – à lendemain matin, Ninon, d'un mot, résuma la situation et donna la morale de l'histoire : « *Ah, monseigneur, confessa-t-elle, vous êtes... courageux.* »

Cette historiette vient heureusement servir de repoussoir à celles que j'ai rapportées ailleurs, et qui évoquent les amours arcadiennes du Grand Condé (La Moussaye, par exemple : cf. ma dernière lettre).

Dans la même anecdote, fort abondante, sur Ninon, nous retrouvons une autre vieille connaissance : le pittoresque abbé de Boisrobert. Celui-ci appelait celle-là « sa divine » et lui faisait sa cour – platonique, bien entendu – fort assidûment. Or, raconte Tallemant : « *un jour qu'on faisoit la guerre à Boisrobert, en présence de Ninon, qu'il aimoit les beaux garçons : "Ah, vrayment, dit-il, il n'y a pas d'apparence de dire cela en présence de Mademoiselle. — Mocquez-vous de cela, dit-elle, je ne suis pas si femme que vous penseriez bien"* » (446). Dans ce genre de badineries, le spirituel pretolet avait souvent le dernier mot, à son tour. Témoin ceci : « *Il (Boisrobert) avoit un petit laquais, et, quant il fut party, une servante dit à quelqu'un qui occupoit la même chambre : Monsieur, ne fera-t-on qu'un lict pour vous et votre laquais, comme à M. l'abbé de Boisrobert ? Elle luy en fit la guerre et luy dit : Au moins, je ne voudrois point des... laquais. — Vous ne vous y entendez pas, luy dit-il, la livrée, c'est le ragoust* » (448).



Curieux retour des choses : quand, de mars 1656 à mai 1657, la divine Ninon fut enfermée au couvent des Madelonnettes, sur l'ordre de la reine « *dont la piété se trouvoit extrêmement offensée de la vie qu'elle menoit* », elle se découvrit, parmi les belles pécheresses qui, à ses côtés, purgeaient galamment leurs peines galantes, un penchant nouveau dont elle fait ainsi l'aveu à son étrange confesseur : « *Je pense qu'à votre imitation, écrit-elle à Boisrobert, je commencerai à aimer mon sexe.* »

Laissons maintenant l'abbé de Boisrobert, ancêtre spirituel de l'énigmatique Père de Trennes, cher à Peyrefitte, pour saluer un homme de guerre, Charles de Schomberg, duc d'Halluin, maréchal de France. On l'accusait formellement « *d'aimer les ragoûts de delà les monts* » (alias : d'avoir des-goûts Florentins, etc.). Bimétalliste au demeurant, il s'attacha au culte d'une certaine Mme Le Page. Mais Bautru (il était orfèvre), à qui ceci ne faisait pas oublier cela, commentait ainsi ces doubles flammes du bouillant guerrier : « *Je ne m'étonne pas qu'il l'aime, répétait-il à qui voulait l'entendre ; son nom même a des charmes pour lui : elle s'appelle Mme Le Page...* »

Veuf en novembre 1641 d'Anne, duchesse d'Halluin, il se remaria en seconde nocces, le 24 septembre 1646 à Marie de Hautefort, qui semble avoir eu pour vocation les conversions d'Arcadiens : n'avait-elle pas été, longtemps, la maîtresse – platonique, bien sûr – de Louis XIII ?

Quoi qu'il en fût, ce deuxième mariage fit le désespoir de Mme Le Page, appelée, du nom d'une de ses terres, Mme de Saint-Loup (un nom proustien avant la lettre ; la place m'est heureuse à l'y rencontrer, comme eût dit l'abbé Lantaigne à M. Bergeret, dans une circonstance telle), ce nouveau mariage, donc, fit le désespoir, dis-je, de la sus-énoncée Saint-Loup-Le Page ; désespoir qui la conduisit... Où ça ; cousins ? Chez Marie de Hautefort ? Vous n'y êtes point... Chez le parfumeur Maurice, rue Saint-Honoré. Là, elle guetta, interminablement, toute à sa rage jalouse. Mais qui était donc ce Maurice ? Il tenait lieu de rendez-vous pour les Arcadiens à la mode. Le procès de Théophile nous donne là-dessus de précieux renseignements : le poète des Barreaux, dont j'ai déjà parlé, et qui faisait, urbi et orbi, profession de son homosexualité, a vu là pour la première foi Théophile. Plus tard, le père Garassus a reçu des confidences au relent très Florentin dont était allégué pour témoin ce même Maurice.

Tout cela en dit long sur l'antichambre par laquelle passa le maréchal de Schomberg pour convoler en justes nocces.

Au passage, pour le curieux, je note un pittoresque mot sur Diogène, p. 593, que la décence m'interdit de rapporter en verbe exprès. Ce mot est repris, au reste, de plusieurs auteurs du temps, et de Tallemant lui-même, tome premier.

Revenons aux gens d'église. Page 615, et en note 4, page 1398, il est question de Monseigneur de Broc, évêque d'Auxerre, qui était amoureux de Chamarande, porte-parasol du feu Cardinal (Richelieu). A vrai dire, notre homme ne devait guère être en odeur de sainteté au Vatican ; car, nommé au siège d'Auxerre, le 10 septembre 1637, il ne reçut ses bulles et ne fut sacré que le 4 mars 1640. Il devait mourir dans son évêché le 7 juillet 1671. « *Il est curieux de voir l'aspect qu'avait pris sur la fin de sa vie, ajoute le commentateur, celui qui, à dix-huit ans, avait éveillé la passion coupable de l'évêque d'Auxerre* ». Il mourut, disent les Mémoires, « *universellement estimé, considéré et regretté* ». « Et Saint-Simon dit ailleurs que Chamarande était « *de ces sages que tout le monde révérait pour sa probité à toute épreuve et pour sa modestie* » (II, 211). Ce qui tend à démontrer qu'une passion arcadienne ne ternit pas forcément les âmes sur lesquelles elle se porte.

L'anecdote consacrée à M. du Belay, roi d'Yvetot, abonde en détails nous intéressant. Je ne peux pas les rapporter tous ici. Je me contenterai donc de vous

renvoyer, chers cousins, à l'ouvrage que j'examine ici, V° du Belay. Vous y apprendrez de quelle manière ce piquant personnage aima successivement : un marmiton, puis son maître d'hôtel, et puis un de ses gentilshommes nommé des Fontaines, et puis encore un « Bohème nommé Montmirail ». Vous sourirez en lisant la requête dépourvue d'ambiguïté que présenta notre homme au sieur Bonin, secrétaire de l'archevêque de Reims, et la réponse que fit – fort modestement – le dit secrétaire.

Je vous laisse donc ce chapitre à découvrir...

Un curieux passage, consacré au poète Saint-Amant et au frère du narrateur, laisse planer bien des doutes sur le genre de relations qui existait entre les deux hommes. Je laisse aux glossateurs patentés en cette matière le soin de décider. Je me contenterai de donner ici encore ma référence : page 630.

Dans les « Naïvetés, bons mots, etc. » (p. 637 sq) le lecteur trouvera une manne abondante, encore que très éparpillée.

Qu'il me suffise de lui signaler la piquante anecdote qui se situe en haut de la page 637. Notre temps et ses mœurs (c'est de sa coutume dont je parle, qu'on l'entende au sens, donc, étymologique), tout cela, m'interdit de rapporter la chose dans notre revue. Et, croyez-le, j'en suis bien malheureux. Car il y a là un mot charmant de naïveté d'une bonne religieuse qui, certes, aurait ravi d'aise le bon Diderot. Mais Diderot même, publierait-il impunément au siècle XXe ce chef-d'œuvre : sa « Religieuse » ?

L'abbé Dulot, prêtre Normand, obtient de Tallemant deux pittoresques pages. Cet homme avait un entichement assez ridicule pour les bouts-rimés. Il alignait les mots comme il pouvait. La rime en passait souvent la raison. Témoin une pièce de vers adressée au pape régnant, qui se terminait sur cette belle envolée :

*« Jusqu'où s'étend votre empire bougrin... »*

Il était un peu bougre lui-même, ajoute Tallemant, revenant à l'auteur de cet impertinent envoi. Et il raconte :

*« De tous les gens de l'abbé de Retz, il n'y avoit qu'un laquais assez beau garçon de qui il souffroit toute chose ; il se défendoit de tout le reste... »*

Décidément, chers cousins, mon sujet semble inépuisable. Il me reste dans mon dossier assez de notes pour remplir une prochaine lettre ; et comme, dans le numéro prochain, je dois me joindre à nos amis de l'équipe Arcadienne, pour le centenaire de notre verte revue, souffrez que je vous fixe un rendez-vous pour dans deux mois.

Votre cousin de Béotie,  
Jacques Fréville

-----  
Chers cousins d'Arcadie,

Reprenons, s'il vous plaît, notre flânerie parmi les pittoresques héros du bon Tallemant, sieur des Réaux.

Qu'il me soit donné, s'il est nécessaire, de vous rappeler une fois encore, avant cette rencontre nouvelle, que vous trouverez dans leur contexte les anecdotes ici rapportées en vous portant à l'édition des « Historiettes » du dit Tallemant, parue chez Gallimard, dans sa prestigieuse collection de « La Pléiade », en deux volumes, avec des notes, fort pertinentes et riches d'érudition variée, de M. Antoine Adam.

Et pour reprendre ce sinueux parcours sur une note éclatante, permettez-moi de vous signaler, en manière d'exorde, une piquante aventure survenue à Sa Solidité en personne, je veux dire Mme de Maintenon, épouse morganatique du Roi Soleil.

Elle n'était point pour lors cette personnalité presque officielle qu'une plume moderne (et désinvolte) devait baptiser, trois siècles plus tard, « Mme Louis XIV », mais, simplement, Mme Scarron (sur ce Scarron, soit dit en parenthèse, je ne saurais trop vous inciter à lire les propos étonnants de notre bon président ; ils « décapent », littéralement, la curieuse figure du corrosif cul-de-jatte).

Donc, avant qu'elle conquît son maître, et vainquît le vainqueur des Impériaux et des Coalisés, avant qu'elle régnât, toute puissante et secrète, sur un Versailles à sa dévotion, et par là même, aussi, à ses dévotions, Mme de Maintenon, je veux dire Mme Scarron, avait conquis, avait vaincu un cœur plus tendre et plus volage, avait régné sur un esprit moins glorieux, sans doute, mais non moins sincèrement épris. Ce fut à son malgré, au reste. Et voici comme.

« *La Cardeau*, nous dit Tallemant, *filie de cette célèbre faiseuse de bouquets qui en fournissoit autrefois à toute la Cour, et qui est connue pour l'amour qu'elle a pour les femmes, est devenue amoureuse d'elle. Elle a fait en vain tout ce qu'elle a pu pour avoir le prétexte d'y demeurer à coucher, et enfin, il y a quelques jours que Mme Scarron estant sur des carreaux dans sa ruelle de lict, avec un peu de colique, cette fille en entrant se va coucher auprès d'elle et luy voulut mettre une grosse bourse pleine de louis dans la main en l'embrassant. L'autre se lève et la chasse* » (684).

Trois pages et de nombreuses notes sont consacrées à une historiette intitulée « *Contes d'Italiens Sodomites* ». La décence m'interdit de les rapporter malheureusement ici, et puis...

Et puis je veux vous laisser quelques choses, quelques bonnes petites choses, truculentes et succulentes, à découvrir, à déguster, dans ce maître-bouquin. Allez-y donc voir, cousins, allez-y, et faites-en votre mouture.

Page 743, j'ai retrouvé le pittoresque M. de Saint-Germain-Beaupré, homophile notoire du règne de Louis XIII, dont j'ai parlé dans ces pages à plusieurs reprises. Il est alors question de sa double liaison avec M. et Mme d'Alluye.

Et, en note, M. Adam précise qu'une satire de 1659, intitulée « *les logements de la Cour* », fait allusion à ce ménage à trois. Voici comment M. Adam commente ce texte :

« *Cette satire*, dit-il, *place M. de Saint-Germain-Beaupré et M. d'Alluye au château de Saint-Germain, l'un sur le devant, l'autre sur le derrière.* » Le lecteur, ajoute le commentateur, interprétera comme il le jugera bon ?... A vous d'en faire autant, mes bons cousins.

Une historiette est consacrée, un peu plus loin (pp. 760 et 761) au pittoresque abbé Bouchard. Toute sa vie, ce malheureux homme vécut à Boule, dans l'ambition d'obtenir du Pape un évêché. Ce qui ne lui valut guère de bénéfices (dans tous les sens de ce terme ambigu).

En effet, au début de janvier 1641, l'abbé Bouchard fut choisi par les cardinaux pour être cleric du sacré Consistoire. Mais quelques mois plus tard, le maréchal d'Estrées, alors ambassadeur de France à Rome, le fit attaquer par un « bravo » à sa solde. Le pauvre prestolet reçut une alerte bastonnade.

Il ne survécut guère à cette mésaventure. Cinq mois plus tard, il approchait toutefois du but tant rêvé ; la mitre était à portée de cette main avide. Le Saint-Siège songeait à donner à M. Bouchard un évêché, assez confidentiel, au reste, un de ces nombreux épiscopules italiens qui font florès : l'évêché de Cagli. Mais, au mois d'août 1641, notre homme tomba malade.

Le 15 août, il testa, pourvoyant notamment aux dépenses de cent messes qui seraient dites le jour de son décès. Et le 26 août, il rendit à Dieu son âme insatisfaite. Tomasini, évêque de Citta Nuova en Istrie, écrivit son éloge funèbre et célébra ce personnage « *de petite taille mais de grand esprit* ».

En France, un versificateur à gages, nommé Marchand, répandit sur l'impétrant impénitent d'évêques ultramontains une épitaphe plus cruelle, que voici :

« Il est mort, le pauvre Agésilas,  
Du mal de crosse en sa chaude poursuite,  
Car il avoit l'orgueil de six prélats,  
l'âme espagnole et très maigre marmite.  
Un beau dessein à coup le précipite ;  
Il est louable encore, qu'il soit tombé.  
Priez, passants, qu'un soir il ressuscite  
Pour être évêque ou du moins gros abbé. »

Ces vers, précise M. Adam, sont plaisants parce que le « *mal de crosse* » pouvait être compris de deux façons ; que le pauvre Bouchard avait passé ses années à briguer des évêchés, ou bien qu'en fin de compte, il avait été assommé par la bastonnade de M. d'Estrées.

Or, l'historiette consacrée par Tallemant à Bouchard se termine sur cette simple petite phrase :

« *Il estoit en réputation de grand bugiarron.* »

Ce mot devait donner lieu à ce que M. Adam appelle « un plaisant contresens ». Les éditeurs de Tallemant, nous explique en effet l'érudite annotateur, ont l'habitude de traduire ce mot par « menteur ». Or, précise toujours le commentateur, « il n'était pas difficile de deviner qu'il s'agissait d'autre chose, et depuis que Tallemant nous a expliqué dans son historiette des « Italiens Sodomites » la différence entre bugiarron et bardache, nous savons positivement à quoi nous en tenir ».

En fait, pendant toute sa vie, et dans l'interminable cours de ses intrigues vaticanes, Jean-Jacques Bouchard sut tromper bien du monde, et la vérité ne fut connue sur lui qu'après sa mort.

M. Pintard, indique toujours M. Adam (à qui je dois d'avoir appris tous les détails de cette piquante affaire), M. Pintard, donc, a publié dans « Le libertinage érudit » des « textes infiniment curieux sur ce sujet ». Bouchard avait commis l'erreur de laisser des papiers au chevalier del Pozzo. Le père Christophe Dupuy, prieur de la Chartreuse de Rome, écrivit :

« *Le dit sieur Cavaliere m'a fait voir aussi un gros recueil de vers les plus impies que l'on se puisse imaginer, et latins, et François, et italiens, avec lesquels il y a un recueil de tous les saletez que l'on se peut représenter, pour la plupart sur celles qui plaisent le plus en ce pays* » (allusion claire au « vice italien »).

Le prieur n'a pu soutenir cette lecture, qui précise :

« *Il y a aussi je ne sais combien de liasses de lettres de personnes les plus infâmes et les plus débordées et les plus décriées en matière de vices de ce pays dont on ait jamais ouy parler. Je ne sçay comment un tel homme qui en sa conversation était assez retenu, entretenoit amitié avec telz monstres, et néant moins avec tout cela estoit sur les prétentions des Prélatures.* »

Si l'on veut, ajoute M. Adam, s'imaginer quel pouvoit être le recueil de vers conservé par Bouchard, on ira lire dans le Ms. Ars. 4.123, Folios 69-108, inconcevable collection de pièces sodomitiques pour la plupart, et en italien. Le rapprochement est d'autant plus facile à faire que telle pièce est écrite par un Romain, Nappini, chanoine de Sainte Marie Majeure, qu'aussitôt après (folio 114), on lit un Capitolo de Niccolo

Villani adressé justement à Jean Jacques Bouchard le 3 octobre 1635, pour dénoncer ce méchant impie de Berni, et son immoralité...

Tout ceci, conclut enfin l'annotateur, pouvait surprendre le bon prieur Christophe Dupuy. A ceux qui ont lu les Mémoires de Bouchard, publiés en 1881, quel moyen reste-t-il de s'étonner ?

Pour mon humble part, ignorant l'italien, je ne me suis pas reporté au fonds signalé par M. Adam, et je n'ai pu, à ce jour, me procurer les « Mémoires » de ce pittoresque Bouchard, ouvrage qui, sans doute, doit être assez rare.

N'importe, au reste. J'ai cru bon que la chose fût signalée en Arcadie, de manière que des amis plus compétents, mieux placés que votre cousin de Béotie puissent, un jour, lancés sur cette piste curieuse, découvrir quelques précieux détails et nous les dire.

Et puis, cousins, n'y a-t-il pas, dans cette histoire, une belle leçon de sagesse ? Pensez à ce chanoine du grand siècle, si « retenu en sa conversation », qui, sans doute, méritait mieux qu'homme de son habit et de son état, et tout autant que le savoureux abbé Jérôme Coignard ou le docte abbé Lantaigne, également chers au cœur d'Anatole France, l'antique épithète de « vénérable et discrète personne Messire Bouchard, prêtre de l'église Romaine », oui pensez, mes cousins, à cet homme qui, sans que ceci nuisit en rien à cela, et sans que nul de ceux qui l'entouraient, familiers, confrères, supérieurs même, en sût rien, ou feignît d'en rien savoir, mena une autre vie, secrète, ardente, passionnée, passionnante, une vie sordide, sublime, exaltante, pétrie de risques et de fièvres, une vie d'homosexuel, en un temps, dans un lieu où l'homosexualité ne débouchait que sur le bûcher, pensez-y, cousins, et resongez-y. Que nous montre-t-il, cousins, ce bonhomme ?

Il nous montre, mes cousins, ce bon M. Bouchard, qu'on peut – et n'est-ce pas là l'enseignement constant de notre ami Baudry ? – mener une existence parfaitement digne, respectable, utile à la société qui nous entoure, sans renoncer à une vérité qui nous est essentielle, qui est l'âme de notre âme, et en donnant à nos aspirations les plus intimes, les plus irrépressibles, par cela même qu'elles sont comprimées et réprimées, une force plus grande, une ardeur plus sincère, des résonances plus justes, un développement plus harmonieux.

Si les contraintes que nous oblige à respecter la société nous empêchent, assurément, d'épuiser notre sensibilité dans mille faciles et fugitifs plaisirs, elles nous permettent, par là même, de découvrir, lentement, durement, à travers cent désillusions et après cent blessures, la joie, cette grande joie grave et pleine dont parle Bernanos, la vraie joie d'un double et unique amour.

Et il nous montre autre chose, M. Bouchard, mes bons cousins : il nous montre des frères, des compagnons de souffrance et d'espoirs, des compagnons de silence, ici, et là encore, partout où nous les attendrions le moins. Un regard, un demi-geste, un quart de sourire, vous feront découvrir parfois, soudain, au moment du plus grand désarroi, dans la minute de la plus cruelle déréliction, dans l'instant où tout manque, où tout fout le camp derrière le respectable M. Bouchard : cet homme, ce garçon, ce Jean-Jacques d'Arcadie dont le Bouchard Romain n'a pu domestiquer la vraie nature ; sous ce personnage, ou sous cette personnalité : cette personne vivante, secrète et concrète ; et sous le masque de l'indifférence polie : le visage apprêté, emprunté, d'une compréhension qui tarde et renâcle à s'exprimer, mais qui s'exprimera, qui devra bien finir par s'exprimer. Tout homme peut et doit finir par nous comprendre, car tout homme est double, car le vouloir de l'homme est toujours multiple : « Propter multiplicem hominis voluntatem », écrivait Cicéron.

L'homme, on n'a jamais fini d'en faire le tour. Il est toujours plus riche qu'on ne le pense, espère ou craint. Il n'existe pas, l'être de raison, bâti sur le patron de l' « homo oeconomicus » ou de l' « homo criminalis », qui, jamais, n'aurait éprouvé sur sa route un embryon de désir, ou à défaut, une ombre d'envieuse admiration, un zeste de gêne, de honte, de jalousie, à la rencontre d'un éphèbe en short ou en blue-jeans. Il n'existe pas, cet homme théorique, dont le cœur ne battrait qu'au bruissement d'un jupon.

Tout, dans la vie, est toujours plus compliqué qu'on ne le professe ; car tout, par le seul fait qu'il s'exprime, qu'il se traduit en mots et en signes, se schématise, se simplifie, se systématisé. Tout ce qui s'énonce se renonce. Rien n'est vrai que ce qu'on ne dit pas. Et il y a peut-être plus d'Arcadie dans les silences d'un paysan de Béotie que dans les paroles d'un berger d'Arcadie.

Voilà ce qu'il me dit pour vous, cousins, M. Bouchard : il me dit ces deux choses ; il nous donne ces deux leçons de sagesse :

Domestiquez vos désirs pour les sublimer ; astreignez-vous à respecter (quitte à paraître, pour les imbéciles, sacrifier à l'hypocrisie ambiante), oui, astreignez-vous à respecter les règles qu'à tous, impose la vie en société, pour mieux connaître, dans le secret du cœur, l'ineffable joie de renoncer, aux yeux du seul ami, pour une nuit, une heure, ou une seule minute, au vêtement sous lequel tous les autres vous voient et vous connaissent. Qu'il y ait en vous deux êtres : l'être de société, l'être civique, celui qui tient, comme chacun doit le faire, un rôle utile dans la vie quotidienne, dans l'économie sociale ; et puis l'être d'amitié, pour l'ami seul. Et que l'être de société, tous le connaissent, l'estiment, l'aiment, l'apprécient ; et que, l'être d'amitié, un seul le reconnaisse, l'estime, l'aime et l'apprécie...

Il me dit encore cette autre chose pour vous, le bon M. Bouchard (et ceci, au reste, n'est que le corolaire de cela) : sous l'homme social, à l'ami, à l'ami seul de rechercher, de découvrir, de séduire et de s'attacher : l'être d'amitié. Il suffit, pour ce faire, d'aimer vraiment, avec intelligence, avec ce don qui (comme l'indique cette étymologie peut-être fausse, mais plus vraie alors que la vérité même : inter-legere, lire entre les lignes), essentiellement, est divinatoire, intuitif et, par conséquent, assez féminin.

Je vous laisse, cousins, cette double leçon en méditation que sous l'être de société, se tienne toujours accueillant, disponible cet être d'amitié, sans morgue ni bassesse ; et la réponse viendra, insolite, franche et fraternelle, qui, bousculant les stratifications sociales, fraiera son chemin à l'amitié.

Il se fait tard. Je vais souffler ma chandelle. Souffrez donc, cousins d'Arcadie, que, pour mieux conserver votre amitié, n'abuse pas davantage de... votre société.

Votre dévoué cousin de Béotie,  
Jacques Fréville

-----

Chers cousins d'Arcadie,  
Ce printemps triste, qui s'acharne à battre mes carreaux, me rejette dans mes notes de lecture ; et je m'aperçois que je n'ai pas encore achevé ma longue, ma très longue excursion, dans les « Historiettes » de Tallemant des Réaux. Il est temps d'en finir, et de tirer quelque morale et une ombre de conclusion de ces notes et notules prises à la diable.

A ceux d'entre vous qui, à ma différence, italianisent, je conseille de se porter tout d'abord au piquant distique (piquant ? ce n'est, bien sûr, de ma part, qu'hypothèse, et foi donnée au narrateur), je conseille donc de se porter au distique écrit par un noble Vénitien, amoureux du cardinal Pio, « *qui, alors, étoit un beau garçon* ». Ils trouveront la chose à la page 794.

Une note, page 1536, précise que « ce cardinal Pio, c'est Carlo-Emmanuel Pio di Savoia, qui fut fait cardinal par le pape Clément VIII ».

Page 802, entre autres savoureuses anecdotes, Tallemant relate de quelle truculente manière un Jésuite du temps, qu'il ne nomme pas, enseignait « *de quelle ordure les hommes naissoient* ».

Quelques pages plus loin (847, et note p. 1557), il est question de Louis de Barbanson, sieur de Cany, qui, pour des raisons, semble-t-il, plus profanes, faisait (ou mieux faisait faire) pour son plaisir ce que faisait faire le Jésuite sus-indiqué par devoir.

L'intention seule, différait ; et la chose avec. A Dieu seul de sonder les reins et les cœurs.

Nos cousines arcadiennes trouveront également, chez Tallemant, d'illustres cautions, ou de notables. J'ai déjà parlé en Arcadie de la curieuse aventure arrivée à Mme de Maintenon (alors Mme Scarron), par l'entreprise d'une galante admiratrice. Voici comment, page 850, nous est contée par le malicieux magistrat qu'était Tallemant, la théorie d'ébats et de débats qui tour à tour opposait ou composait la marquise de Brosses et sa turbulente amie, la marquise de Mirepoix : « *la marquise de Mirepoix, qui étoit amoureuse d'elle, la vint enlever. La belle, qui étoit coquette, mais point p..., n'en fut point faschée ; car elle voyait bien le péril. Le chanoine (Il s'agit de François Maucroix, avocat au Parlement, puis chanoine de Reims en 1647, et amant de la susdite marquise de Mirepoix.) dit que c'étoit une plaisante chose que de voir ces deux femmes ensemble : celle-cy, toute jeune, toute belle qu'elle étoit, aimoit l'autre quasy comme elle en étoit aimée, et disoit : De quoy est-ce que je m'avise d'aimer une personne qui n'est ny jeune ni belle ? Il y avoit mille querelles et mille reconciliations.* »

Page 857, Tallemant évoque un nouveau cardinal dont il nous indique les mœurs sans la moindre réticence : c'est le cardinal Ludovizio qui fit « son bardache marquis ». A la suite de quoi un pasquin courut sur le nouveau marquis, allusif aux voies par lesquelles il était parvenu à ses hautes dignités ; et dont les seuls italianisants d'entre vous, cousins, deux fois nommés dans cette présente, pourront percer le charme et les secrètes substances.

Le profane que je suis s'est contenté de se reporter aux notes de M. Adam, pour faire sa religion sur le mystérieux cardinal Ludovizio. Voici en quels termes, page 1562, l'éminent commentateur présente cette attachante figure, qui ne saurait laisser indifférent, je pense, l'auteur des « Clefs de saint Pierre » :

« Le cardinal Ludovico Ludovisi était né le 27 octobre 1595. Il était le fils aîné du comte Orazio et de Lavinia Albergati, de Bologne. Son oncle Grégoire XV était à peine élu qu'il le fit cardinal, le 15 février 1621. Il était le type du cardinal, neveu dans tout son excès. Il était lettré, artiste, passionné de collections. Après cela, on ne sera pas étonné de lire ce que Tallemant nous apprend de lui. (sic). Il mourut le 18 novembre 1632. »

Gageons que ce cardinal de vingt-six ans, s'il eût vécu de nos jours (je raisonne par l'absurde), eût accueilli Roger Peyrefitte avec plaisir en la cité de saint Pierre et lui eût confié ses clefs sans ombre de remords. Que n'eût-il pardonné aux irrévérences

de l'auteur des « Clefs de saint Pierre », en souvenir des mérites de l'auteur des « Amitiés particulières ». Mais, hélas, triple hélas, autres temps..., autres mœurs.

Une autre chose m'a frappé à la lecture de la note de M. Adam ; c'est la petite phrase que j'ai discrètement flanquée d'un sic. N'est-il pas savoureux de lire qu' « après cela » (c'est-à-dire, après s'être montré lettré, artiste, collectionneur), il n'est pas étonnant de se retrouver berger en Arcadie ? En quel sens faut-il prendre cette assertion, proférée comme truisme allant de soi ? On m'excusera de la prendre dans le meilleur des sens.

Je signale pour finir cette recension trois anecdotes qui sont trois « mots », à vrai dire. On les trouvera pages 881 et 882. Je me contente de les indiquer en passant. Le premier, dans un latin de cuisine, fut échangé entre un Allemand et un Italien ; le second est le fait d'un « petit page de M. de Créquy », ambassadeur à Rome, et évoque la rencontre d'un Italien... entreprenant ; le troisième, enfin, est une naïveté de « Saint-Marc, vieux conseiller d'Etat ».

Voilà, chers cousins, ce que j'ai relevé pour vous dans les deux gros volumes des « Historiettes » de Tallemant.

Ce que je ne vous ai pas rapporté, ce que je ne pourrais, en aucun cas, vous relater – à moins de citer des pages entières, et des pages encore, de ce bouquin si nourrissant – c'est l'allégresse, la verdure, le tour salace et dru des récits qui se chevauchent, s'entrelacent, hardiment, d'une plume tour à tour nonchalante et turbulente, chuchotés, murmurés, parlés, clamés enfin, et qui tonnent dans un grand rire salubre, un grand rire qui, faisant sauter les draperies lourdes et les perruques infolio du siècle de Richelieu et du jeune Louis XIV, faisant éclater le carcan des fausses pudeurs et des vraies hypocrisies, met ait jour, met à nu, met au net la vérité, l'humanité, l'étonnante complexité de ces personnages dont les manuels d'histoire, depuis tant et trop de générations s'ingénient à nous faire des cires pour Grévin et autres Tussaud.

Et puis (et je reviens ici à ce que je disais, il y a quelque deux ans ou tantôt presque, dans l'analyse du tome premier de ces mêmes « Historiettes »), et puis, ce Tallemant, il me séduit parce qu'il ne parle pas des seuls Arcadiens. Il est intéressant pour nous, cousins, non seulement par le fait qu'il parle de nous, mais plus encore, par le fait qu'il parle des autres, de nos frères, de nos sœurs de tous les jours, de nos frères des rues et de nos sœurs des carrefours. Pour lui, l'homophilie (dans toute sa gamme), c'est de l'humain, c'est un peu de l'humain. C'est une partie de sa comédie humaine. Ce n'en est pas, certes, la partie la plus importante. Car, dans la vie courante, elle ne l'est pas. Mais c'en est une partie ; et dont il parle. Il en parle du même fil égal et naturel, sans forcer le ton, mais sans non plus baisser la voix. Il ne fait pas de complexes, pour une double raison, qui est à savoir : (lue de son temps, de son heureux temps, ni la chose ni le nom n'existaient. De son temps, de son heureux temps, chacun pensait Français ; et quelques-uns, même, le parlaient. Donc, pas de complexes, ou mieux, pas de fausses hontes, pas de fausses pudeurs. Rien que la vérité toute nue, tout crue, dans un grand rire.

Car Tallemant, avant tout, c'est un moraliste. Et c'est par là qu'il nous intéresse, nous, cousins, comme il intéresse tout homme digne de ce nom, je veux dire : et qui pense.

Dans l'une des premières lettres que j'ai consacrées à cette si attachante figure, j'ai dit, je crois, que les « Historiettes », c'était l'envers du grand siècle, ou ses coulisses, ou quelque chose comme ça. Soit. Ça l'est, de prime abord. Mais, c'est plus, tout compte fait, et petit-être que c'est mieux.



Tour à tour tendre, violent, cocasse, naïf, sordide, ambitieux, fou, calculateur, mais toujours sincère, mais jamais flatté, c'est le cœur même du grand siècle qui bat dans les « Historiettes » Et qui de vous, cousins, resterait insensible à ses pulsations? Allez donc l'ausculter ait plus vite. Allez juger sur pièces. C'est toute la grâce que vous souhaite,

Votre cousin de Béotie,  
Jacques Fréville

-----

**Arcadie n°97, 98, 99, 105 et 106, Jacques Fréville, janvier, février, mars, septembre et octobre 1962**